

Mariel MAZZOCCO

MADAME GUYON ET L'ORDRE SECRET DES MICHELINS

Mystique et politique
à la cour de Versailles



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

AVANT-PROPOS

Figure parmi les plus singulières de l'histoire littéraire et religieuse de l'âge moderne, Jeanne-Marie Bouvier de La Motte (1648-1717), mieux connue sous le nom de Madame Guyon, occupe une place controversée dans les débats intellectuels et théologiques du Grand Siècle.

Née en 1648 en France, dans une maison illustre de la petite noblesse de Montargis, elle n'a que seize ans lorsqu'elle est mariée à Jacques Guyon, Seigneur de Chesnoy, de vingt-deux ans son aîné¹. La désillusion ne tarde pas. En proie à un mari irascible, contrainte à passer ses journées auprès d'une belle-mère tyrannique et constamment surveillée par une domestique, Jeanne se sent prisonnière, sans voie d'issue. Jeune mère de trois enfants, maltraitée et insultée, après avoir cherché une échappatoire dans des activités extérieures, elle trouve finalement la paix à l'intérieur d'elle-même, dans les recoins invisibles de son âme, grâce à une pratique de méditation silencieuse. Devenue veuve à l'âge de 28 ans, après une période d'incertitude, elle hérite d'une fortune considérable et s'émancipe des conventions sociales de son époque, décidant d'entreprendre une véritable aventure spirituelle. Sa vie errante la conduit d'abord à Gex et Thonon, où elle écrit le *Moyen court* et compose *Les Torrents*, puis à Turin, Grenoble, Vercel et Marseille. Au cours de ses voyages, reflet de son propre cheminement spirituel, elle propage ses idées mystiques et attire de nombreux adeptes en prêchant librement sa doctrine du «pur amour» et en proposant une méthode d'«oraison de simple présence²» enracinée dans un idéal de liberté intérieure.

¹ Pour en savoir plus sur le parcours de Madame Guyon, on peut consulter en particulier son autobiographie, qu'elle commence à rédiger en 1682 sur les rives du lac Léman et poursuit jusqu'à la fin de sa vie, durant son exil à Blois : Jeanne-Marie Guyon, *La Vie par elle-même et autres récits biographiques*, éd. Dominique Tronc, Paris, Honoré Champion, 2014 (dorénavant, en abrégé : *Vie*, suivi du numéro de partie en chiffres romains et, en chiffres arabes, du numéro de chapitre). Pour une étude critique sur sa vie, voir la monographie de Marie-Louise Gondal : *Madame Guyon (1648-1717). Un nouveau visage*, Paris, Beauchesne, 1989.

² Madame Guyon, *Moyen court* [1685] in *Œuvres mystiques*, éd. D. Tronc, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 94 et suiv.

De retour à Paris en 1686, elle est désormais une figure publique qui séduit tout autant qu'elle suscite la méfiance. Engagée dans une quête spirituelle personnelle et laïque, indépendante de tout ordre religieux, Mme Guyon représente un danger dans une époque marquée par l'intolérance. Le quiétisme de Molinos, condamné en août 1687, commençait à faire grand bruit. Soupçonnée d'hérésie, elle est internée en janvier 1688 au couvent de la Visitation. Libérée quelques mois plus tard, elle bénéficie de la faveur de Madame de Maintenon, qui l'introduit auprès des demoiselles de la Maison Royale de Saint-Louis à Saint-Cyr. À la cour de Versailles, elle alimente un véritable foyer de mysticisme, en séduisant l'entourage proche du Roi et en rassemblant autour d'elle un groupe d'aristocrates ainsi que Fénelon, précepteur du petit-fils de Louis XIV. C'est ainsi que naît une confrérie secrète qui rêve d'établir le « Règne du pur amour » avec l'accession au trône du jeune duc de Bourgogne. Préoccupée, l'épouse royale éloigne Mme Guyon de Saint-Cyr en 1693, la propulsant au cœur d'une violente querelle. Suspectée de vouloir fonder une « Petite Église », Mme Guyon est enfermée dans le donjon de Vincennes fin 1695, puis emprisonnée à la Bastille. Libérée en 1703, elle passera le reste de ses jours à Blois, assignée à résidence, se consacrant discrètement à la formation de disciples, protestants et catholiques.

Cette « célèbre inconnue³ » a fait l'objet de nombreuses études au cours du xx^e siècle⁴. Cependant l'historiographie s'est concentrée notamment sur la question du quiétisme⁵, sans aborder de manière systématique les implications sociales et politiques de sa pensée⁶. Mme Guyon ne se contente pas de retracer une topographie de l'âme ni de décrire les drames et aventures spirituelles qui ont marqué sa vie ; dans le murmure de son écriture mystique, elle nous offre également une fresque de la société du Grand Siècle. Figure inclassable – femme, laïque, écrivaine et

³ D'après la formule adoptée par Louis Cognet dans *Crépuscule des mystiques. Bossuet-Fénelon* [1958], Paris, Desclée, 1991.

⁴ Je propose en annexe une bibliographie aussi exhaustive que possible des études critiques sur Mme Guyon.

⁵ En ce qui concerne la querelle autour du quiétisme, qui ne sera pas traitée de manière exhaustive dans le présent ouvrage, je renvoie au travail de Louis Cognet mentionné plus haut, ainsi qu'à l'étude de Jacques Le Brun, *Le Pur Amour de Platon à Lacan*, Paris, Seuil, 2002. Pour une synthèse, on pourra également consulter Jean-Robert Armogathe, *Le Quiétisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1973.

⁶ Lorsqu'on se tourne vers la littérature secondaire, force est de constater que l'historiographie s'est concentrée quasi uniquement sur les idées politiques de Fénelon, en sous-estimant la dimension politique de l'œuvre mystique de Mme Guyon, qui pourtant était la source directe d'inspiration de l'archevêque de Cambrai.

mystique sous le règne du « Roi Soleil » – Mme Guyon incarne une liberté spirituelle et intellectuelle rare pour son époque. Ses écrits, empreints d'une grande finesse psychologique et non dénués d'un soupçon d'humour, étonnent par leur modernité. Au cœur même de sa doctrine mystique de l'anéantissement, nous voyons émerger une identité sociale nouvelle et l'affirmation d'une identité féminine qui transgresse de nombreux codes et interdits imposés par son temps.

En lisant ses écrits à travers le prisme du contexte politique et culturel de l'Ancien Régime, on peut saisir les enjeux de la mystique sous un jour nouveau. Loin de représenter une extase passagère ou une expérience spirituelle confinée au silence et à la solitude, le « pur amour », expression d'une liberté intérieure radicale, est un idéal que l'auteure s'efforce sans relâche de traduire dans la réalité. Chaque action tend vers cette ultime simplicité, qui devient le véritable moteur de la vie spirituelle et sociale envisagée par Mme Guyon. À la fois contemplative et active, elle se décentre de la société pour se « recentrer » et proposer, à ceux appelés à des fonctions importantes, un nouveau « centre » de pouvoir au sein de l'État. Loin d'inhiber l'action, la vie mystique l'exacerbe. Le petit cercle de nobles qui l'entoure à Versailles prend rapidement les traits d'un groupe social cherchant à appliquer la « loi du pur amour » dans le Royaume de France et à bouleverser les rapports entre l'Église et l'État. Dans ce contexte, la spiritualité de « l'enfance divine » qu'elle promeut, en mettant en scène des divertissements spirituels adaptés au style de la cour, acquiert une dimension politique et messianique. Mme Guyon proclame en effet l'ascension au pouvoir de l'Enfant Jésus, qui guidera le jeune duc de Bourgogne vers le sommet de la lumière. L'ordre des Michelins, qu'elle crée en octobre 1694 lorsqu'elle est écartée de la vie publique, devient le chantier invisible où elle tente de construire un nouveau sujet spirituel, social et éthique. Ce petit groupe se fait ainsi le promoteur des idées de paix, d'unité, de simplicité, et de liberté d'esprit, qui sont au cœur de la doctrine de Mme Guyon. Appliquées au contexte politique de l'absolutisme, ces idées spirituelles pourraient se révéler révolutionnaires. Mme Guyon elle-même définit l'ordre des Michelins comme une « sainte milice » chargée de mener « la croisade du pur amour⁷ ». La forme d'action politique qu'elle propose se distingue donc nettement des approches et des objectifs du « parti dévot », auxquels on a parfois trop facilement associé les espoirs et initiatives du petit cercle guyonien.

⁷ À ce sujet, voir plus loin, ici-même, p. 73-74.